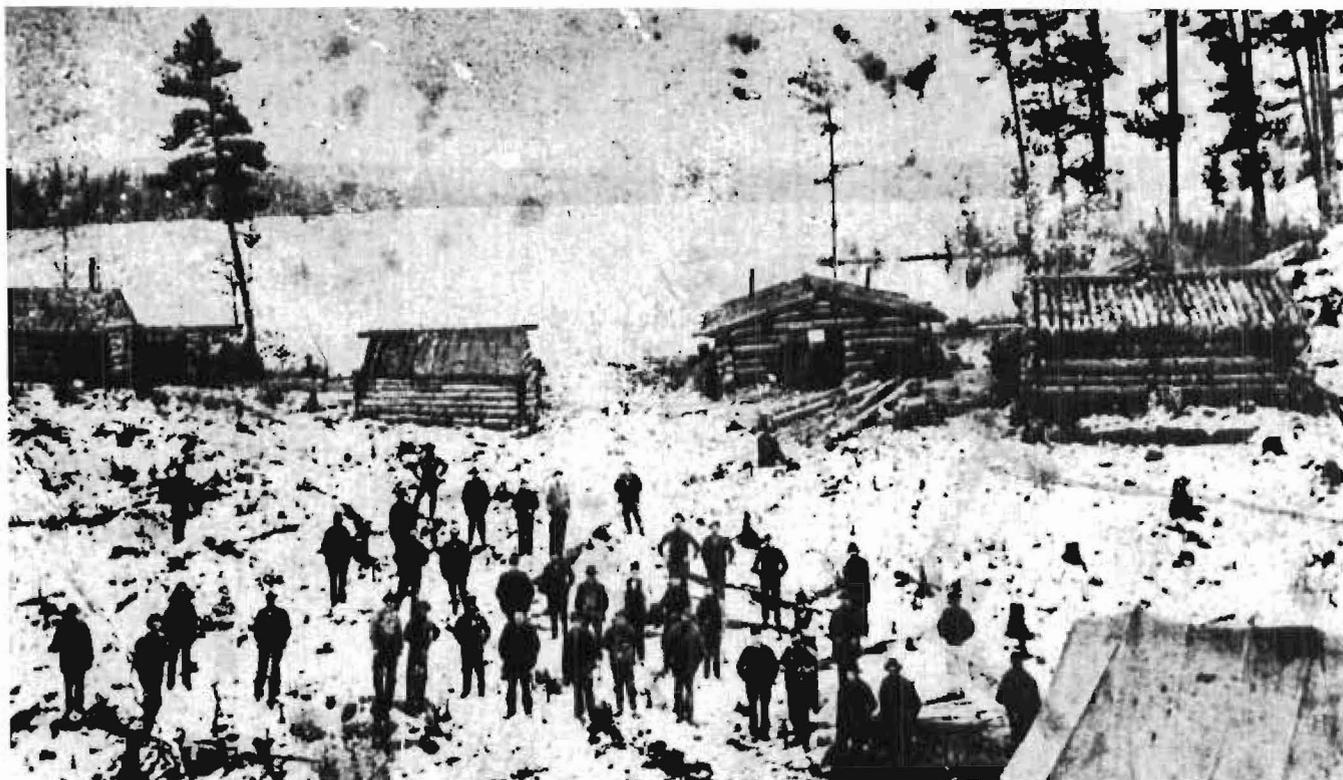


*Dans le camp proprement dit, la vie est plutôt rustique. Voici un camp près de Northwest Bay (camp Tierny) en 1898.*



*Léo Lachance, Massey*

“Ca mesurait environ 60 x 40 pieds. Y fallait y avoir des lits tout l’tour. Les lits étaient doubles, un par-dessus l’autre et on couchait deux par lit. Le camp était bâti en pièces rondes bousillées avec du mortier.

Y fallait toujours bâtir là où s’trouvait d’la bonne eau, un lac ou une bonne source, non seulement pour les hommes mais aussi pour faire boire des chevaux. Quand vous avez 25 à 30 “teams” de

chevaux ça prend beaucoup d’eau. Y avait toujours un homme qui avait soin des étables...

Entre les billes ou les pièces c’est du mortier. Dans c’temps-là on montait d’la chaux qui était ni plus ni moins en pierre. C’est c’qu’on appelait la “hard lime”. On la slaquait nous-mêmes. On faisait un trou dans la terre où on vidait quatre ou cinq poches de chaux, on jerair d’eau dessus, on le recouvrait puis on laissait ça pour quatre ou cinq jours. Là ça slaquait toure, ça devenait comme du beurre. Là on prenait une pelletée de chaux, on mélangeait ça avec du gravois et ça faisait du mortier.”

*Tous les témoins s'accordent pour dire que l'homme des chantiers était bien nourri, même si la nourriture était assez peu variée. Pour ces draveurs sur la Kipawa, de la compagnie McLauchlin, il s'agit du deuxième lunch, celui de seize heures!*



Léo Lachance, Massey



Napoléon Cyr, Blind River

“On accrochait des grosses marmites de fer au-dessus du feu pour cuire des patates, des binnes, du lard salé. On n'avait pas d'autre chose. On avait d'la viande fraîche si quelqu'un pouvait tuer un orignal mais c'était défendu dans c'temps-là. On mangeait donc d'la grillade, du lard salé, des patates, des binnes, du pain. On cuisait le pain aussi dans ces grosses marmites de fer. Les couvercles étaient faits en chêne pour pas qu'le sable et la cendre y pénérent. On creusait un trou dans l'sable rouge le soir avant de s'coucher et on plaçait les marmites côte à côte, quelque huit marmites en deux rangées de douze pieds de long. Le matin on sortait ça et on mangeait des belles binnes chaudes, du pain chaud.

La gang de grand chemin, quelque 25 hommes, portait un dîner froid sur son dos. Mais quand les hommes étaient assez rapprochés d'la place à dîner, on envoyait un dîner chaud pour les hommes dans l'bois. On avait le “bull cook” qui faisait le thé et sortait toutes les marmites d'une p'tite charrette qui servait à transporter l'dîner chaud du camp.”

“Le midi on mange à ces “lunching place”. Y a un “chow boy” (bull cook) qui prépare les feux et l'rhé. Les mers chauds sont étalés sur une table et les hommes se servent comme à la cafétéria.

C'est pas croyable c'qu'y avait sur une table, des viandes froides, d'la soupe, des patates, des galettes, des biscuits, quatre ou cinq sortes de rattes chaudes.”

*Une fois les billots entassés près des rivières, on attendait le printemps pour faire la drave. Gare aux "pieds ronds"! Voici des draveurs près de La Cloche en 1901.*



*Léo Lachance, Massey*

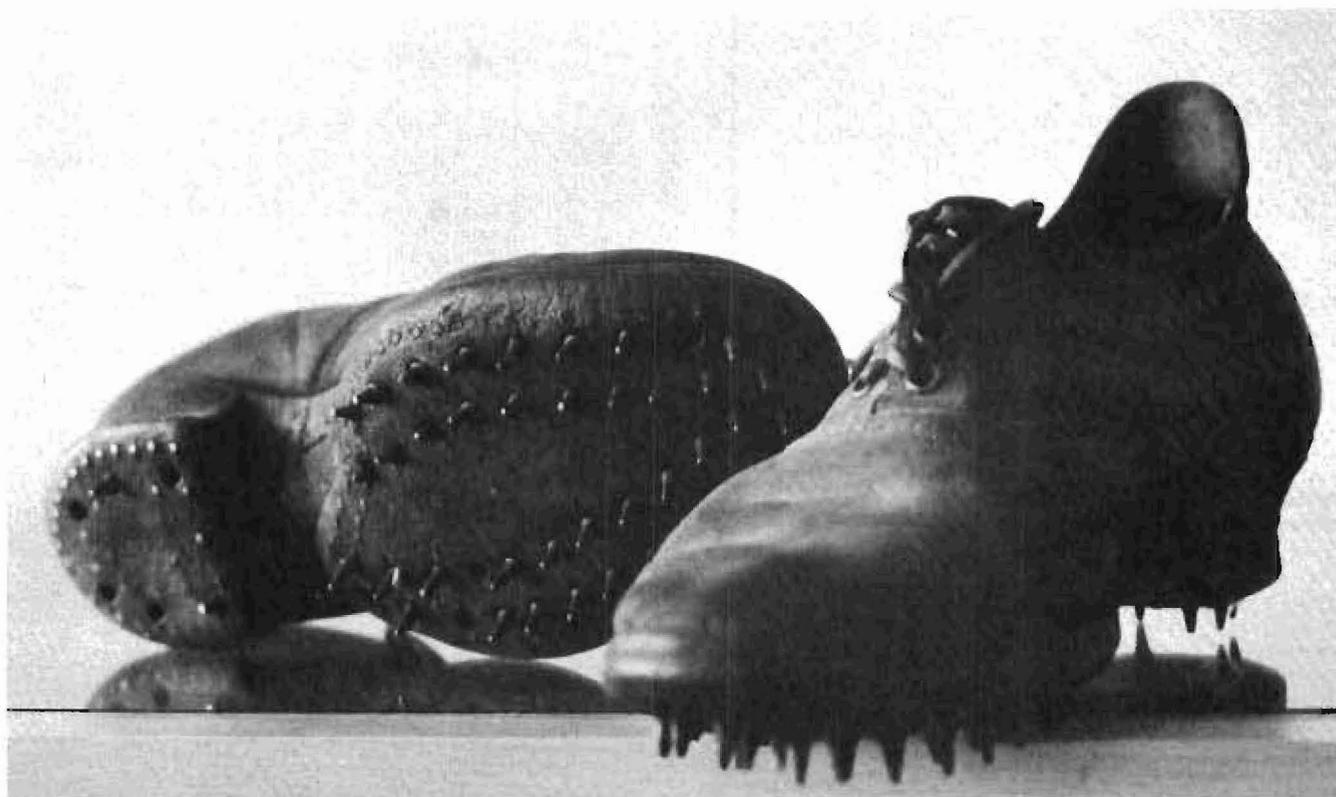


*Joseph A. Ayotte, River Valley*

“Mais celui qui arrivait, on va dire d’la ville, ceux qu’on appelait les pieds ronds, ben eux-autres il fallait les initier. Quand il était rendu assez bon, on disait: “Ben r’garde ce beau voilier d’canards qui passe là”. Y s’levait la tête comme de raison pour regarder en l’air, mais c’est pas mal malaisé même pour un bon draveur de s’enir debout sur un billot s’il regarde en l’air... Y tombait à l’eau... On leur jouait routes sortes de tours. Ainsi dans l’chantier, quand un nouveau arrivait avec sa hache on disait: “Où est la cuve?” Il répondait: “Pourquoi la cuve?”, et nous de dire: “Pour te mettre dedans pour pas que tu te coupes les pieds.”

“La drave commençait au dégel. Au mois d’mars, on montait dans l’bois faire des spring cuts, couper l’bois pour le camp d’l’hiver suivant. Au mois d’avril on dravait... J’ai quarante printemps de drave... ouais... J’dravais sur les rivières Sturgeon et Temagami... Ca s’faisait avec d’la misère. Rentrer à neuf heures du soir pis sortir à quatre heures du matin; manger des oeufs avec des poulets dedans pis des grosses grillades... Y appelaient ça des oreilles de Chrissé.”

*Voici les bottines "corquées" de Léo Lachance,  
l'ancien draveur de Massey.*



*Léo Lachance, Massey*

“Moi, j'ai commencé à draver à l'âge de quinze ans. J'me suis marié à vingt-quatre ans. Après ça, j'ai fait tout ben quatre ou cinq draves. Après qu'on se marie ben on s'éloigne pas tant et les femmes sont sujettes à être plus inquiètes de leu' maris. Mais j'ai faite d'autre ouvrage qui érair la même chose que la drave. C'érair avoir soin des billots alentour des moulins à scie, c'est-à-dire défaire les rafes et préparer les billots pour les rentrer au moulin. Je sais que je pouvais embarquer sur un billor le marin et débarquer l'soir. Travailler dessus route la journée. Plusieurs éraient comme moé...

On venait icitte comme p'tit gars pis on jouair sur les billots. C'est comme ça qu'on a appris à nager. On grimpaït pis on s'pleumait le ventre, pis on retombait à l'eau, pis rembarque encore jusqu'à ce qu'on pogne notre balanr. Ainsi quand on est venu pour aller sur la drave, on étaït naruellement draveur... On portait des bottines corquées... Y'avair des gars qui dravaïent même avec des running shoes.”

*Puis c'est la fin de la saison et le retour vers les villes et les villages, la paie en poche. Les tentations de gaspiller en quelques jours cet argent durement gagné ne manquent pas. Ici, c'est jour de paie à Northwest Bay.*



*Henri Laperrière, Ottawa*

"J'ai connu des draveurs surtout du côté de la pointe Gatineau. Y en a eu beaucoup ici du côté d'Ottawa. Ils étaient habiles ces gens-là, parce qu'ils couraient sur les billoets.

Y avait des hôtels sur les deux côtés de la rue Murray à Ottawa. Les gens qui allaient aux chantiers étaient partis tout l'hiver, mais au printemps, quand y revenaient avec la drave, ils avaient une semaine ou deux de congé avant de reprendre d'autre travail. Ils étaient payés à la fin de la saison, quand ils revenaient en ville, aux bureaux de la compagnie. C'est là qu'ils se mettaient

beau comme on dit. Ils prenaient un coup naturellement. Mais ils allaient aussi s'acheter du linge. Souvent ces pauvres gars là se faisaient voler, et dans deux jours, ils étaient cassés. Il n'y en avait pas gros qui consetvaient leur argent. On les voyait arriver à Ottawa barbus et tout basanés par le soleil. Là, première place qu'ils allaient érait chez le barbier pour se faire raser et couper les cheveux et s'faire parfumer un peu. En les mettant beaux garçons, les barbiers en profitaient. Même les trains qui arrivaient sur les petites heures du matin étaient rencontrés par des commerçants munis de voirures spéciales. Ils allaient chercher les hommes de chantier au train et les amenaient dans leurs établissements. Ils ouvraient leur magasin à cinq heures du matin et vendaient routes sortes de choses. Ils incitaient les hommes de chantier à acheter davantage. Souvent le gars dépensait toute sa paye rien qu'à s'habiller convenablement. Ensuite ils allaient voir les filles."



*Le texte de cette chanson ne pourrait être plus explicite au sujet du séjour éphémère que faisait le salaire dans les poches des "raft men" !*



Rodolphe Bordeleau,  
Ottawa

### Les Raftmen

De ousse qui sont tous les raftmen  
De ousse qui sont tous les raftmen  
Dans les chantiers ils sont montés  
Bing sur la ring  
Bang sur la rang  
Laissez passer les raftmen  
Bing sur la ring, Bing Bang.

Et par Bytown ils sont passés  
Et par Byrown ils sont passés  
Leurs provisions z'ont acheté  
Bing sur la ring  
Bang sur la rang  
Laissez passer les raftmen  
Bing sur la ring, Bing Bang.

Dans les chantiers ils sont arrivés  
Dans les chantiers ils sont arrivés  
Du bois carré ont fabriqué  
Bing sur la ring  
Bang sur la rang  
Laissez passer les raftmen  
Bing sur la ring, Bing Bang.

Leurs estomacs pour restaurer  
Leurs estomacs pour restaurer  
Des pork & beans ils ont mangé  
Bing sur la ring  
Bang sur la rang  
Laissez passer les raftmen  
Bing sur la ring, Bing Bang.

Quand le chantier fut terminé  
Quand le chantier fut terminé  
A Bytown ils sont retournés  
Bing sur la ring  
Bang sur la rang  
Laissez passer les raftmen  
Bing sur la ring, Bing Bang.

Chez Mme Gauthier s'en sont allés  
Chez Mme Gauthier s'en sont allés  
Des belles grosses filles ont rencontré  
Bing sur la ring  
Bang sur la rang  
Laissez passer les raftmen  
Bing sur la ring, Bing Bang.

Des belles grosses filles ont rencontré  
Des belles grosses filles ont rencontré  
Tout leur argent ils ont dépensé  
Bing sur la ring  
Bang sur la rang  
Laissez passer les raftmen  
Bing sur la ring, Bing Bang.

*La drave terminée, le bois autre que le bois de pièce aboutissait à l'une des nombreuses scieries établies un peu partout le long des rivières pour y subir de nombreuses transformations. Voici la scierie Boivin, près de Cochrane.*



*Ghislain Plourde,  
Chapleau*

"Le bois en longueur est apporté au "slasher", qui débite le bois en longueurs de seize pieds pour le gros moulin et huit pieds pour le petit moulin. Ensuite le bois passe dans les écorceurs, dont la grosseur varie selon la grosseur des billes à écorcer (gros, moyen, petit). Une fois l'écorce enlevée, le "canteur" place les billes entre les scies jumelles où le scieur cherche à préserver le plus de bois possible tout en coupant des madriers et des planches. Le "trimeur" coupe ensuite le bois à la longueur voulue. La qualité du bois est jugée en dernier avant d'arriver au "boardway". Tous les restants sont automatiquement amenés au "chippet" où on fait des

copeaux. Autrefois tout était jeté ou brûlé. Maintenant, on envoie de sept à dix wagons de copeaux par jour à des fabricants de papier.

Le brin de scie est mélangé avec les "shavings" qui sortent des planeuses dans les usines de rabotage où on plane le bois.

Ca sert à fabriquer le carton. L'écorce enlevée par les écorceurs est la seule chose qu'on brûle. C'est la seule perte dans une scierie."

## Dimensions économiques

*Avant tout, on essayait de suffire aux besoins familiaux en exploitant sa terre. Ainsi, si le terrain et le climat s'y prêtaient, on exploitait une érablière.*

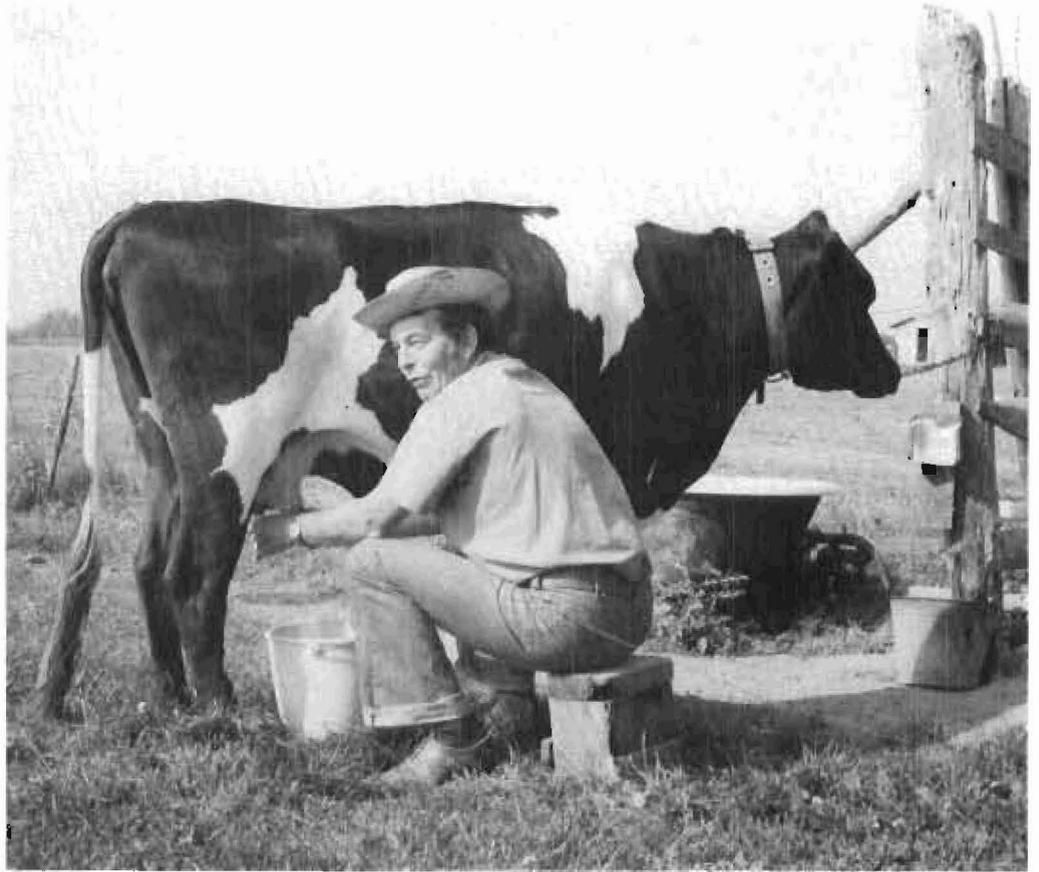


*Léo Lachance, Massey*

“Mon grand-père avait une sucrerie là. Y faisait assez de sucre et du sirop pour toute sa famille. On avait toujours cinquante livres de sucre chez nous, du sucre d’érable et quatre ou cinq gallons de sirop d’érable.

Ce n’était pas du sirop d’érable comme on achète aujourd’hui. C’est pas du sirop aujourd’hui, c’est de l’eau. Dans c’temps-là on faisait du sirop qui était épais. C’était presque comme du Crown Brand, presque aussi épais que ça. On vidait ça sur nos crêpes et nos crêpes ne venaient pas toutes molles. Ca restait une crêpe...”

De la même manière, on plantait les céréales et les légumes dont on avait besoin et on élevait du bétail pour le consommer, le vendre ou l'échanger contre d'autres produits. Léo Trottier, de Cbelmsford, répète ici le geste de ses ancêtres.



Exilien Amyotte,  
Bonfield



Madame Alfred Racine,  
Lefaivre

"Y faisaient des crêpes de sarrasin dans ce temps-là pour ménager. La graisse, y en avait pas ben ben. Mais y avait la graisse du cochon qu'on ménageait. Y fallait manger, faire des tartes, des affaires de même. Quand y faisaient des crêpes de sarrasin, y prenaient une couenne de lard, y graissaient le dessus du poêle et faisaient leurs crêpes de sarrasin là-dessus. Le grand dessett, c'était la mélasse. Tout l'monde mangeait de la mélasse."

"On faisait le beurre à l'automne et au printemps. On faisait notre pain dans un four en brique. On mettait du bois là-dedans et quand l'four était assez réchauffé, on ôtait toutes les braises et on y mettait notre pain et on fermait ça. Après une heure de temps, notre pain était cuit."

*Comme on vivait dans une économie en vase clos, il était assez facile de se procurer de la nourriture en suffisance, du combustible, et même des vête-*

*ments. Voici la récolte du lin dans la région de Casselman, en 1940.*



*Ozias Mainville,  
Chelmsford-Azilda*

“On a tout l’temps assez bien mangé dans l’temps d’la dépression, mais le sucre, la fleur, les vêtements pouvaient manquer. On gagnait seulement une piastre par jour et y fallait travailler dix heures par jour. Mais tant qu’à manger, on avait nos patates, nos légumes et notre bois.

Y fallait acheter la fleur. Le resrant, on l’avait pas mal, notre viande, notre bois, nos oeufs, notre crème, notre lait, notre loyer. Y fallait payer des taxes. C’était pas drôle, j’vous garantis que c’était pas drôle. Moi, j’avais une femme qui cousait bien. A Sudbury, elle achetait dans les “pawn shops”, des vieux chapeaux par exemple. Elle décousait ça et elle faisait du linge pour ses petites filles et ses petits garçons. Y en a eu plusieurs comme elle.

Les femmes filaient leur laine, cordaient leur laine. Moi j’les aidais aussi l’soir, quand j’étais à la maison. J’en ai ben filé d’la laine, moi aussi, un grand rouet et un petit rouet. On faisait des bobines, et après ça on redoublait ça. Ma femme tricoterait bien. Y faut dire qu’elle en avait à tricoter car on était dix à la maison. Souvent on a passé une couple de mois à boullanger deux poches de fleur par mois. Des pains, des rourrières, des tartes. Les jeunes allaient aux fraises, aux framboises, aux bleuets. On avait une belle grande cave toute en pierre et on avait des tablettes là-dedans avec des confitures.”



*Tannerie près de Martintown, dans le comté de Glengarry, en 1926.*



*Oziás Mainville,  
Chelmsford-Azilda*



*Madame Alfred Racine,  
Lefavre*

“Nos souliers étaient faits de peaux de boeuf, d’orignal ou de chevreuil. Y avait des vieux sauvages qui faisaient des souliers et des mitaines. Y chargeaient trente cents la paire pour les miraines, et cinquante cents pour les souliers. Pour tanner la peau, on mettait ça dans les creeks où y avait des rapides, attachée par une broche. Après quatre ou cinq jours le courant ôtait tout j’poil de dessus. Après ça on prenait des “plenes” pour gratter ça. Y restait pas un poil par après. On était bien chaussés avec ça; on n’avait pas froid aux pieds.”

“J’faisais des souliers d’boeuf avec des mitaines. Les hommes usaient le dedans d’leurs mitaines mais le dessus était bon. J’prenais donc le dessus des mitaines et j’leur faisais des souliers d’boeuf avec ça. Pour le dimanche, j’leur achetais une paire de chaussures.”



*Exilien Amyotte,  
Bonfield*

---

“Dans not' jeune temps nos chaussures en cuir étaient des souliers d'boeuf. C'est mon père qui faisait les souliers d'boeuf. Y tuait un boeuf, faisait tanner la peau à la rannerie de Bonfield, puis y nous faisair nos souliers. On en avait deux paires; l'une pour le dimanche, l'autre pour la semaine. La première était pas mal "fancy", l'autre était "rough.”

*Mais le produit de la terre ne suffisait pas à faire subsister une nombreuse famille. En conséquence, l'agriculture n'était souvent pas la première occupation des parents. Plusieurs d'entre eux travaillaient à la construction des voies ferrées. Voici des travailleurs du Canadien National: immigrants européens et Franco-Ontariens.*



*Exilien Amyotte,  
Bonfield*

“J’ai travaillé sur le chemin d’fer. J’faisais \$1.50 par jour. J’ai travaillé de sept heures le matin à six heures le soir. On travaillait fort. Y gardaient pas un homme incapable de suivre les autres. Y l’envoyaient chez lui. Y avait toujours un homme en rêre qu’on appelait le bully. Y fallait que les autres le suivent. Sinon on nous envoyait chez nous.”

*D'autres, comme Monsieur et Madame Thomas Lamontagne, que l'on voit ici avec leurs six enfants, à Welland, durant les années vingt, s'engagèrent dans des manufactures de coton (Empire). La migration continuait encore durant la Deuxième Guerre mondiale.*



*Témoin inconnu*

"Je suis arrivée à Welland en juillet 1940. J'étais partie de Saint-Magloire, Québec, avec un nommé Racine qui avait comme gagne-pain d'entreprendre des voyages à partir de notre région. Plusieurs décidaient d'essayer leurs chances. M. Racine remplissait sa voiture de passagers et chauffait de seize à dix-huit heures pour nous déposer à Welland.

Arrivée un vendredi soir, j'me présente le lendemain à la barrière de Wabasso Cotton Ltd. On me demande si j'voudrais travailler et moi de répondre: "J'voudrais, c'est mon plus grand désir, mais je n'parle pas l'anglais." J'étais prête à faire n'importe quel travail car j'voulais gagner. On m'embaucha.

J'ai aimé ma première job, et ma paye encore plus. J'gagnais \$18.42 clair chaque semaine. J'donnais \$5.00 de pension chez ma soeur. On s'était loué un petit garage

de 12 x 16 pieds, avec une petite fournaise ronde au charbon, et un petit poêle à l'huile. Au lieu d'un garde-robe, on avait des clous tout l'tour de la petite chambre. On avait chacun un mur pour accrocher notre linge. Ça nous coûtait \$35.00 par mois.

Après quelques mois je m'étais faite des amies... j'allais parfois chez la famille Poulin sur la rue McAlpine. Les Poulin avaient loué un large garage et y gardaient dix-huit pensionnaires. A l'époque, y fallait habiter où nous pouvions, car les belles maisons, les belles rues d'aujourd'hui, ça n'existait pas y a trente-cinq ans.

Le père Poulin s'était organisé des lits comme on voyait déjà dans les camps de chantier et les pensionnaires se servaient à tour de rôle du même lit encore chaud du travailleur de jour. Tout l'monde était heureux.

Des mets restaient vingt-quatre heures par jour sur une grande table que M. Poulin avait forgée."

*Voici une vue des industries McKinnon, à St. Catharines.*



*Ella Goulet, Pointe-aux-Roches*

“J’ai épluché des tomates pendant cinquante-deux ans sans manquer, à la cannerie. Notre famille a fait sa vie dans la cannerie. On perdait pas d’temps. C’était d’la grosse ouvrage.

La tomate nous arrivait sur une “belt”, dans des grands plats à vaisselle de granit bleu. On ritait les plats et on épluchait jusqu’à la dernière tomate dans l’plat. Ensuite on prenait le plat et on mettait les déchets là-dedans, sur la “strap” en l’air.

Faites ça pour douze heures de temps et quand vous rentrez chez vous le soir vous étiez content d’aller vous coucher.

J’faisais mes cent seaux par jour. Plus tard, j’faisais mes cent douzaines de cans par jour et j’aimais ça.

Une fois que la tomate est épluchée, dans la vieille cannerie, on la mettait dans un seau qui allait sur une “strap” qui l’amenait à un “filler” qui remplissait les “cans”. Ces dernières étaient ensuite scellées et leur contenu était cuit. Les “cans” étaient ensuite empaquetés et déposés dans l’entrepôt.”

Si l'on vivait dans une grande agglomération ou aux alentours, il était possible de s'adonner à un des nombreux métiers de services. À la ferme laitière des Savage, à Casselman, en 1941, on fait l'expédition du lait.



Jean-Baptiste Ducharme,  
Sudbury

“Mon beau-père vendait de l'eau pour le monde. Y vendait ça vingt-cinq cents le seau. C'était dans l'temps qu'y avait pas d'warerworks; y allait à Ramsey Lake et chargeait l'eau dans une couple de tonneaux sur une voiture traînée par un cheval.”



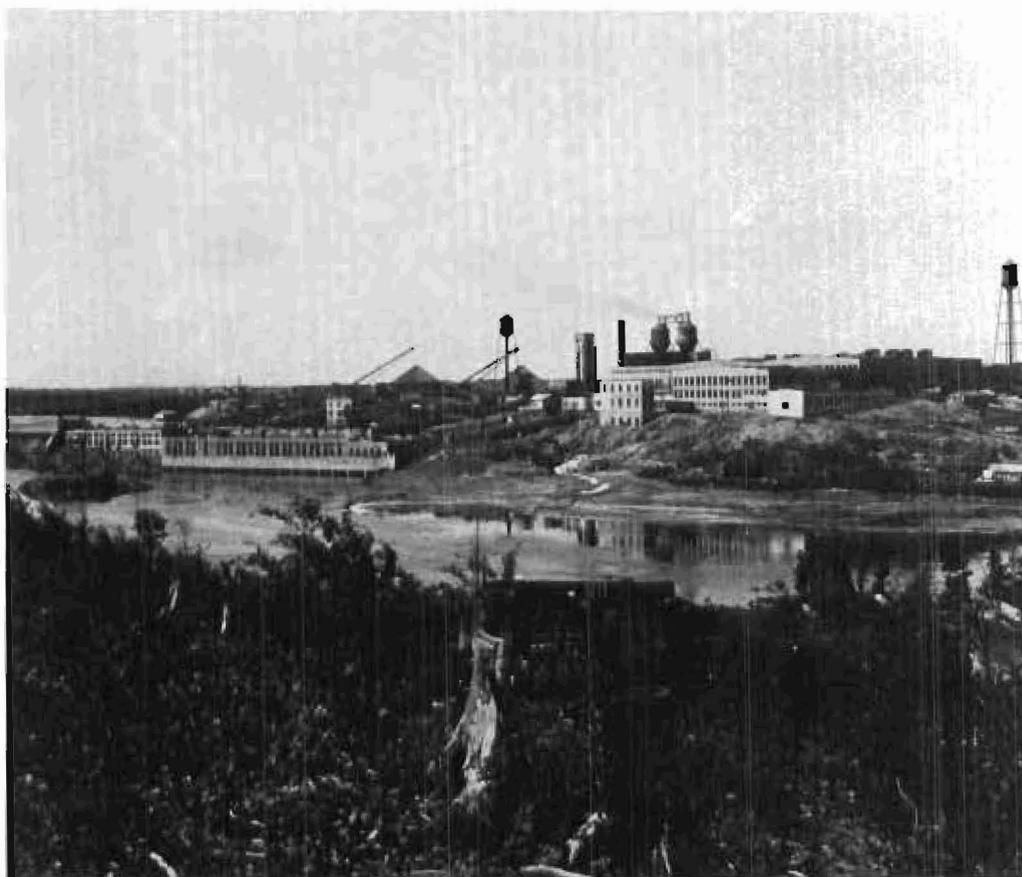
Eugène Racette, Orléans

“J'ai passé l'lait pendant trente-cinq ans, d'abord pour la Laurentian Dairy et ensuite pour la Borden. J'passais l'lait dans basseville et la côte de sable.

J'partais d'icitre (Orléans, en banlieue d'Ottawa) à trois heures tous les matins jusqu'après la guerre en 1945, quand y ont adopté une loi municipale interdisant la livraison du lait avant huit heures le matin. C'est moi qui suis en partie responsable de l'adoption de la loi. Je m'étais plaint au bureau de santé, car quand on passait le lait tôt l'matin, surtout en hiver, on déposait le lait près des portes et y gelait. Les chats lèchaient le lait et l'monde rentrait ça et buvait ça.

Je n'ai pas que des qualités. J'avais un défaut qui était de chanter en passant le lait tôt l'matin. Une bonne journée, quelqu'un avait écrit dans le journal *Le Droit* qu'il aimait bien recevoir son lait de bonne heure mais qu'il aimerait bien que l'laitier se ferme la gueule.”

*Durant la Dépression, plusieurs chômeurs partirent vers le Nord, espérant trouver du travail dans l'industrie des pâtes et papiers.*



*Wilfrid Deschamps,  
Blind River*

“Pendant la dépression des années trente, j'étais sans emploi. J'me suis promené sur les “freights” avec quelques-uns de mes frères et de mes amis dans l'but de s'trouver du travail. On prenait surtout les trains en direction du nord parce que les moulins à papier fonctionnaient mieux à l'époque que les autres industries.

On sautait sur le “freight”. Y avait pas d'grands camions ou automobiles à l'époque. On a pris des frousses des fois quand les policiers nous couraient, mais ce sont les chances qu'on prenait. On voulait vivre.”

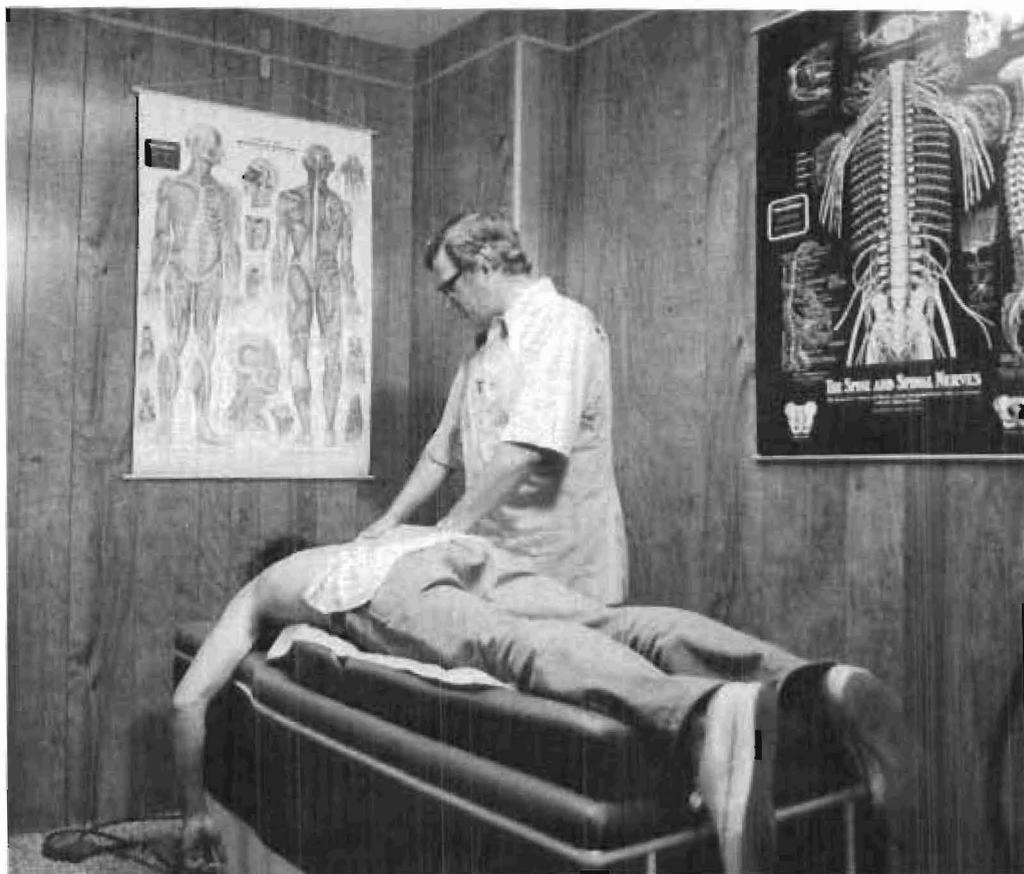
Beaucoup d'entre eux étaient ou devinrent des hommes à tout faire. Léo Lachance, de Massey, que l'on peut voir ici dans son atelier au milieu de ses vieux mais fidèles outils, n'a pas eu peur de s'essayer à plusieurs métiers.



Léo Lachance, Massey

“J’ai voyagé dans les chantiers. J’ai coupé un p’tic peu d’pitoune, j’ai creusé des aqueducs dans l’village. J’ai bâti trois ou quatre maisons dans Massey icitte, une pour mon beau-père, une autre pour un ami et une pour moi-même. En 1920, j’ai commencé à chauffer un camion icirte pour monter des provisions du chanrier. Ca fait cinquante-six ans que je chauffe des camions. J’ai embarqué pour le Gouvernement de l’Ontario en 1928. J’ai commencé comme chauffeur à temps partiel, c’est-à-dire pour un ou deux mois par été. L’hiver, j’faisais autre chose, comme couper d’la glace pour les glacières des particuliers et des boucheries. Y fallait trouver quelque chose à faire parce que dans une petite place comme Massey, la manne n’a jamais tombé du ciel. Par après, en 1935, j’ai embarqué permanent pour la voirie où j’ai travaillé trente-trois ans. Y a huit ans que j’suis à ma rerraitte. J’ai donc donné la moitié de ma vie à la voirie d’Ontario.”

*D'autres jumelaient des métiers fort différents. Voici Tony Martin, de Timmins, qui choisit une des occupations de son père.*



*Tony Martin, Timmins*

“Mon père était ramancheur, comme sa mère. C'est dans la famille. Mais mon père n'a pas fait ça exclusivement. C'était un contracteur, un "boxeur"; y boxait des maisons, des édifices industriels, des écoles, etc. Y exerçait son métier pendant l'jour, et en rentrant l'soir y avait toujours quelqu'un qui l'attendait, quelqu'un qui s'était fait mal au pied, au bras, etc. C'étaient pas normalement des blessures graves, mais plutôt des entorses. Au souper, les patients attendaient sur le divan. J'ai été élevé là-dedans et j'ai fini par prendre le même métier. Ça fait trente et un ans que j'suis ramancheur. J'aime ça.”

*D'autres encore, sans être particulièrement attirés par telle ou telle occupation, l'acceptèrent parce qu'elle satisfaisait un besoin dans la communauté. Bien que celle-ci ait rarement pris tout leur temps,*

*elle n'était pas ou que maigrement rémunérée. Voici par exemple les hommes de Val Gagné occupés au défrichage du terrain destiné au cimetière, en 1914.*



*Jean-Baptiste Ducharme,  
Sudbury*



*Georges Lefebvre, Bourget*

"J'avais peur, mais quoi faire? Y fallait enterrer le monde. Pour embaumer, y a fallu que j'prenne un livre. Je l'avais souvent vu faire. Néanmoins j'avais le livre pour embaumer. J'le mettais sur le corps et je regardais... On lève cette artère-là et cette veine-là, on met certe aiguille-là. Et ensuite comment mixer, mélanger la fluid, la formaline ou bien du glycérine. On pouvait aussi utiliser l'alcool. Ca embaume bien, l'alcool."

"Je fus bedeau pour la paroisse de Bourget pendant près de trente ans. Je sonnais les cloches à six heures le matin pour la messe du matin, et ensuite pour l'angélus du matin, l'angélus du midi, et l'angélus du soir. Je sonnais une demi-heure avant les messes du dimanche, et une heure avant un service funèbre, je sonnais aussi la veille."



*Dans l'ensemble, les Franco-Ontariens sont arrivés démunis. Ils ont alors entrepris de gagner leur vie en faisant tous les métiers qui se présentaient. Et, comme leurs concitoyens anglophones, ils se sont taillés une place au soleil. Le Carillon, héritier du Moniteur, a bien reflété cette pénible progression.*

• Un projet d'envergure

# Hawkesbury Centre

Page A-2



**HAWKESBURY CENTRE** — Voilà l'apparence que prendra le nouveau centre commercial Hawkesbury Centre une fois construit l'an prochain. Le dessin fait voir le centre de la façon qu'on verra quand il arrivera de l'est sur la rue Beaudry. Le

stationnement aura une capacité de 246 véhicules et, comme le fait voir le dessin, le centre est situé autour du supermarché Loblaws. Le projet a été soumis hier soir à la Commission d'aménagement de Hawkesbury.

• Lettres à l'éditeur

## UN AVIS

IMPORTANT



André Paquette,  
Hawkesbury

“*Le Carillon* est un journal fondamentalement chrétien et franco-ontarien. On peut être l'un et l'autre sans le faire sur le dos des autres, que ces derniers soient anglophones, juifs ou protestants. Même si mes meilleurs amis font partie de la collectivité anglaise, juive ou protestante, on publie un journal en français. Notre *Carillon* a encore les mêmes idées qu'il avait il y a vingt-cinq ans.

J'ai commencé au *Carillon* en 1947 à l'âge de vingt ans. Il y avait à l'époque à Hawkesbury le journal *Le Moniteur* qui existait depuis une cinquantaine d'années. *Le Moniteur* ne vendait quasiment pas de publicité.

Donc en 1947 un certain imprimeur de Rigaud, M. Bussière, décidait de venir fonder un autre journal à Hawkesbury. Il s'agissait du *Carillon*, un hebdomadaire. Je sortais de l'école et j'ai commencé à travailler pour ces gens-là, sans salaire.

Après une année, les affaires n'alliaient pas trop bien, M. Bussière décida d'abandonner. J'achetai le journal pour une piastre.

Si on a réussi c'est grâce aux employés qu'on a su aller chercher. On a bâti *Le Carillon* de rien. J'ai aussi joui des encouragements de ma femme et de ma mère. Ma femme a même vendu l'abonnement de porte en porte pour vendre l'idée de la publicité.

A Hawkesbury on est dans une position privilégiée du fait que la grande majorité de notre population est de langue française. Aussi, il n'y a pas de journal de langue anglaise publié dans la ville. De fait, plusieurs anglophones sont abonnés au *Carillon*.”

## II La vie en société

---

---



## La survivance

*L'émigration en Ontario entraînait une réévaluation de l'identité nationale. Certains ont essayé de rester français, d'autres, par contre, ont voulu délibérément s'assimiler à la majorité anglophone. Les enfants, eux, en subissaient les conséquences, bonnes ou mauvaises. Voici René Saint-Germain, de Moonbeam, en petit Saint-Jean-Baptiste.*



*Madeleine Renaud,  
Welland*

"J'avais des jeunes enfants; c'est pour ça que nous sommes montés dans cette région. Les premières années de notre mariage, on habitait dans la province de Québec. Je n'avais pas envie d'envoyer mes enfants dans une petite école de campagne. Ici à Welland, le climat nous plaisait, et on avait la chance d'envoyer nos enfants aux écoles anglaises. C'est c'qu'on voulait et c'est pour ça qu'on est venu ici."

"Ce n'est pas un péché certes, d'être Anglais, quand on est né tel, mais c'en est un (de l'être) quand on est né Français, parce que précisément, il est contre nature de rougir du sang qui coule dans ses veines et de renier le nom que l'on porte."\*

\*Lacasse, Maurice. *Le lion de la péninsule*. Extrait d'éditorial de Gustave Lacasse, tiré de *La Feuille d'Erable* du 4 janvier 1945, p. 35, Maurice Lacasse, 340, boulevard Riel, Hull, J8Z 1B2.

*Toussfois, la majorité des Franco-Ontariens cherchait à préserver son identité et ce, par une foule de moyens. Quelquefois, par exemple, on rebaptisa sa municipalité. Ainsi, Deerbrook devint Saint-*

*Joachim; Nusbka devint Val Gagné; Gloucester devint Cumming's Bridge, qui devint Janeville, qui devint Eastview (ci-dessous), qui devint Vanier!*



*Rodolphe Vanier,  
Sturgeon Falls*

“A Cosby j’trouvillais dans un magasin qui était en même temps le bureau d’poste. Le soir, les vieux qui n’avaient rien à faire venaient au magasin. Y fumaient et crachaient sur le poêle pis à terre. Je demandai: “Comment se fait-il que l’village s’appelle Cosby?” Y répondirent qu’ils n’en savaient rien et demandèrent si ça se changeait. Je leur répondis que oui et que

j’allais leur préparer une entête de pétition, ce que je fis. Ils me rapportaient la feuille quelques jours plus tard dûment signée (une vingtaine de noms). On adopte le nom de Noëlville d’après le premier nom du maître de poste qui s’appelait Noël.”

*Avec beaucoup d'autres, le sénateur Gustave Lacasse, de Tecumseh, devint un leader dans la lutte pour les droits des Franco-Ontariens. Surnommé le "Lion de la péninsule", il fut l'éditeur et le fondateur de La Feuille d'Erable.*



*Hubert Lacasse, Tecumseh*

"Il était fort sur le français et ça en faisait un orateur foudroyant... Ainsi, pendant la guerre, il a aidé des combattants de Tecumseh qui s'avaient bousculer dans l'armée parce qu'ils parlaient français. Il en aida quelques-uns en obtenant leur transfert. Il joua de son influence pour obtenir des promotions pour certains de ses compatriotes franco-ontariens qui étaient sur le champ de bataille.

Mon père était à la fois doux et violent... Il n'avait pas peur de croiser le fer avec qui que ce soit. Il n'a jamais cédé ses droits. Il n'avait peur de personne."

*Malgré les pressions exercées sur eux, les Franco-Ontariens essayaient de sauvegarder à la fois leur langue, leur culture et leur religion, éléments d'un milieu homogène auquel ils tenaient. Ici, les citoyens de Moonbeam célèbrent la Saint-Jean-Baptiste en 1932.*



*Philippe Chauvin, Pointe-aux-Roches*

“La manière de faire pour assimiler un peuple est bien connue. C'est toujours la même. On tâche de leur faire mépriser leur langue et leur culture et on leur interdit de l'enseigner dans les écoles. Quand j'étais jeune, on était en plein cœur de la campagne d'assimilation. Alors on nous disait que le français que nous parlions n'était pas du bon français. C'était plutôt un jargon. Le “Parisian French” méritait d'être conservé, mais notre langue n'en valait pas la peine.”

“Nous avons bien chez nous quelques mots qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire de l'Académie française, mais cela ne veut pas dire que ces mots sont patois. Il ne faut pas oublier que notre langue n'est pas une langue morte et qu'elle a besoin comme toutes les autres de mots nouveaux pour s'accorder avec les temps modernes. Nous devons avoir tous les droits que les autres langues vivantes. La langue française a besoin de mots nouveaux pour s'exprimer et exprimer les besoins du pays. Par exemple, nous nous servons bien des mots “brunante, botée de neige, pagée de clôture, clair d'étoiles, encapotés, poudrière”. Mais qui oserait condamner des mots si beaux, des mots que les Français eux-mêmes admirent? Le Canadien français, né ingénieux, n'a pas manqué d'entrichir son vocabulaire de trouvailles heureuses et d'images vivantes. La terre, le climat, les coutumes du Canada ne pouvaient pas être peints qu'avec des couleurs de France. Il a fallu varier le coloris,



fondre certaines teintes et nos termes de métier employés dans la vie courante qui ont donné du ton et du relief à la langue parlée. Quel beau tableau, par exemple, suggèrent "nos bordées de neige crachées par raffle!" Et quel charme exquis dans la fine poudrière qui s'amoncelle sur l'aubel du chemin et qui se rasse près des pagées de clôture! Quant à la brunante on voit une carriole emportant roure une maisonnée, suivre la ligne brisée par des balises ou que par les clairs d'étoiles s'en reviennent, chaudement encapotés, les gars qui ont visité leurs blondes; quelle belle scène que les nouveaux mots canadiens seuls peuvent peindre! Nos sucreries et nos raquettes ne pouvaient pas être mieux nommées qu'elles ne l'ont été par nos habitants. Nos paysans ne se sont pas seulement montrés fidèles dépositaires de la langue d'autrefois, mais ils ont su la

faire rendre. On a souvent reproché à nos Canadiens français dans ces dernières années de parler le patois ou le français canadien. C'est curieux comme l'erreur fait ravage dans les esprits ignorants. Tout de même, il ne faut pas s'en froisser; cela a servi à prouver deux choses; premièrement, que cette erreur n'existe que dans l'esprit ignorant notre langue et deuxièmement, que nos ennemis ne sont pas encore rous morts."\*

\**Paincourt, le soixante-quinzième anniversaire.*  
Paincourt, paroisse Immaculée Conception,  
1978.

## L'école

*Au début de la colonisation, le travail de la terre ou de la forêt réclamait beaucoup de temps et d'énergie; on allait à l'école quand on le pouvait, et pour quelques années seulement. Les photos de classe ne montrent que peu de grands enfants; il n'y a qu'à voir les élèves de Moonbeam en 1920.*



Georges Lefebvre, Bourget

"J'ai jamais été au collège. C'est pour ça que j'ai fait un bedeau et non un curé.

Dans ma jeunesse, mon père allait aux chantiers à tous les hivers et ma mère restait toute seule. On habitait à quatre milles du village et y fallait que j'aille conduire les enfants. J'avais treize ans. On a déménagé trois fois dans c'bout-là. Mon père était toujours parti. Alors j'restais avec la mère pour faire le travail. On avait quatre ou cinq arpents de terre et y fallait que j'fasse tout l'travail avec mes autres frères qui aidaient de temps en temps. L'hiver, y fallait conduire les en-

fants à l'école. C'était trop loin à pied. Y devait y avoir quatre pieds d'neige. Moé j'ai été trois jours à l'école. C'est l'seul temps que j'ai été à l'école... J'lis et j'écris mon nom. J'ai appris ça icitte avec les enfants quand y faisaient leurs devoirs le soir."



*Méryza Vachon,  
Alexandria*



*Anna Morin, Saulx  
Sainte-Marie*

---

“Dans ce temps-là c’était pas mal d’la misère. Moi, j’ai eu onze enfants. J’les ai fait instruire le mieux possible, mais dans l’temps c’était pas une obligation comme aujourd’hui. Si les enfants n’voulaiènt plus aller à l’école, on les obligeait pas. J’les ai tenus à l’école autant que j’ai pu, mais quand ça n’voulait plus, on les envoyait à la grande école et y désertaient. Valait mieux les garder à la maison. J’avais seulement un garçon, et quand mon mari en a eu besoin, y l’a gardé.”

“Dans ce temps-là, l’école, on n’en parlait pas. On avait entendu dire que c’était pas nécessaire. Maintenant on demande: “Quel âge avez-vous?” et “Comment longtemps vous êtes allé à l’école?” ou “Savez-vous écrire?” Bah! On penche la tête, on ne l’sait pas trop. On savait tout ce qu’y avait dans nos écoles dans ce temps-là. On connaissait même pas les bulletins. Le maître nous disait quand on avait dix ou onze ans: “T’as fini ton école là. T’en sais plus que nous autres. Maintenant va-t-en aider chez vous.”

*De toutes manières, les conditions d'existence dans le bâtiment scolaire n'encourageaient pas parti-*

*culièrement à l'étude. Voici la première école de Field, construite vers la fin du siècle dernier.*



*Frank Trépanier,  
Saint-Joachim*

“L'école de la ligne à Boucher au tout début du siècle était une école d'une chambre et construite en bois. Y avait pas de plâtre et le système de chauffage était pas trop moderne. C'était un poêle à bois placé à un bout de l'école, près d'la porte. Y avait un tuyau de trente à quarante pieds d'long qui nous tombait sur la tête de temps en temps.

Le poêle boucannait. Les enfants qui étaient près du poêle étaient surchauffés tandis que ceux qui étaient loin du poêle gelaient.

Les enfants apportaient leur lunch composé de pain et de saindoux, et, tandis que la maîtresse allait à sa maison d'pension le midi, les enfants chauffaient leur lunch sur le poêle. Ça faisait une boucane, et quand y voyaient revenir la maîtresse y saçaient le balai dans un seau d'eau et lavaient l'poêle avant qu'elle arrive.”

Puis, en 1912, le gouvernement ontarien modifia sa politique scolaire dans le but de faire disparaître l'enseignement en langue française en Ontario. N'eût été l'entêtement francophobe du gouvernement, les Franco-Ontariens n'auraient probablement pas développé si tôt cette cohésion qui les caractérisera. L'église et l'école deviendront les deux bastions de la communauté. Voici l'école Sainte-Anne, à Ottawa, en 1908.



Soeur Marie-Anne Gariépy, Saulx Sainte-Marie

“Quand j’ai pris mon histoire, ici au Saulx Sainte-Marie, j’ai appris l’histoire du Canada et de l’Angleterre. Il n’était pas question de français puisque j’étais en classe sous le règlement 17 qui abolissait le français. Tout ce que j’me rappelle, ce sont les noms d’explorateurs. Aucune histoire locale.”

n’y serait plus. On n’avait aucun, absolument aucun désir de défendre notre nationalité. N’oubliez pas qu’en Ontario, avant le règlement 17, les Francophones n’avaient aucun droit. Seules les écoles séparées avaient le droit, mais en raison de la religion et non de la langue. Nous n’avions pas d’école normale pour préparer les professeurs de français; nous n’avions pas non plus d’inspecteurs français. En réalité, les écoles de mon temps ne pouvaient pas être plus anglicisantes. On y enseignait la littérature française et un peu de grammaire française, mais tout le reste était anglais et l’atmosphère en plus. Quand le règlement 17 est arrivé, interdisant l’enseignement français, là tout le monde s’est réveillé. On fonda *Le Droit* et l’Association canadienne-française d’éducation de l’Ontario.”



Philippe Chauvin, Pointe-aux-Roches

“Dans mon jeune âge, ceux qui pouvaient parler anglais dans la paroisse ici étaient très peu nombreux. Bien sûr, dès qu’on allait en ville, on était mal pris. Ce qui fit que tous voulaient savoir l’anglais. C’était normal. Mes parents n’avaient aucune idée des dangers d’assimilation. C’est seulement quand les Anglophones ont fait l’erreur d’adopter une loi interdisant l’enseignement français dans les écoles que l’idée nationaliste s’est réveillée. S’ils n’avaient pas fait ça, il y a longtemps qu’on



*La révolte contre le Règlement 17 se concentra surtout à Ottawa, où la lutte s'engagea sur plusieurs plans. Des témoins relatent les incidents les plus épiques. Les yeux se tournèrent ainsi pendant longtemps vers l'école Guigues. En 1915, 19 mères et deux institutrices soutinrent victorieusement le siège de cet établissement. Voici les noms de ces gardiennes. En haut (de gauche à droite): Albertine Sarault, Euphrasie Dubé, Annette Trépanier, Marie-Antoinette Bérubé, Donalda Blais, Adèle Défayette. Au milieu (de gauche à droite): Alice Lafrenière, Honorine Brazeau, Valentine Bédard, Yvonne Grenon, Marie-Blanche Desloges, Adelia Richard, Georgianna Lapierre, Adèle Baizana, Agnès Blanchette. En bas (de gauche à droite): Ernestine De Lasalle, Alexina Fink, Dianne Desloges, Béatrice Desloges, Delisca Dionne.*



Henri Laperrrière, Ottawa

“Dans le temps de la crise scolaire, j'étais jeune, mais je pouvais sentir l'atmosphère qui existait. On savait que le gouvernement de l'Ontario n'aimait pas trop les écoles françaises. Nous avions des écoles séparées parce qu'on voulait conserver notre langue et notre religion.

Les écoles françaises d'Ottawa comprenaient entr'autres les écoles Guigues, Bréboeuf et Saint-Jean-Baptiste. Le gouvernement décida d'interdire l'enseignement français. La commission scolaire s'est opposée et la lutte a commencé. Le gouvernement envoya des gens à Ottawa pour fermer les écoles et les mettre sous clef. C'est alors que surgirent des comités de défense de la langue française, surtout ceux des dames gardiennes de nos écoles. Les femmes se mirent à combattre les constables à coups de bâtons et d'épingles à chapeau. J'ai vu moi-même, avec mes yeux de p'tit gars, des femmes se battre avec les policiers, tomber, se relever et planter des broches à chapeau dans le ventre des policiers. Ça n'a pas duré trop longtemps mais suffisamment pour décourager les gens de Toronto qui ont retiré leurs hommes. Entretemps, pendant que l'école Guigues était fermée à clef, les élèves sont allés dans deux magasins de la rue

Dalhousie pour tenir leurs classes. Il y eut aussi deux ou trois classes dans la petite chapelle de la rue Murray. Après ça, les choses se sont améliorées. Mais si les Franco-Ontariens du temps n'avaient pas lutté comme ils l'ont fait, on n'aurait pas gagné la bataille.”

“Mon oncle, le mari de la soeur de mon père, était le concierge de l'école Guigues. C'était un vieux conservateur en politique. A l'époque, la commission scolaire était divisée entre les Irlandais et les Canadiens français. Quand mon oncle a vu qu'il ne pouvait s'entendre avec aucun des deux partis, il décida qu'il obéirait seulement au gouvernement de Toronto. Savez-vous que les femmes l'ont embarré dans sa salle de fournaise en bas pendant trois jours de temps. Elles refusaient de le laisser sortir de là car lui avait les clefs de l'école. Son épouse, qui habitait l'autre côté de la rue, devait tout de même le nourrir. Elle allait lui porter des sandwiches par le châssis de cave.”



*Léo Lachance, Massey*



*Lucien Brault, Ottawa*

“J’avais dix ans quand l’règlement 17 fut adopté. Ici, à Massey, le curé savait toujours quand l’inspecteur viendrait à l’école publique et les institutrices étaient averties de nous faire prendre la fuite.

L’institutrice nous disait: “Cet après-midi, les élèves, amenez tous un râseau”. On allait râcler le cimetière. Même si on nous le disait pas, on connaissait la vraie raison.”

“Il y eut une injonction contre les écoles françaises interdisant l’enseignement non conforme au règlement 17. On envoya des constables pour faire observer la loi. Les écoliers rapportaient la nouvelle à leurs parents. Les mères de famille s’organisèrent avec des bours de boyaux remplis de sable servant de bâtons, et avec des grandes épingles à chapeau de six à huit pouces de long. Elles allèrent chasser les constables renus de renvoyer les instituteurs hors la loi. En peu de temps, les constables à l’école Guigues plèrent bagages et disparurent.

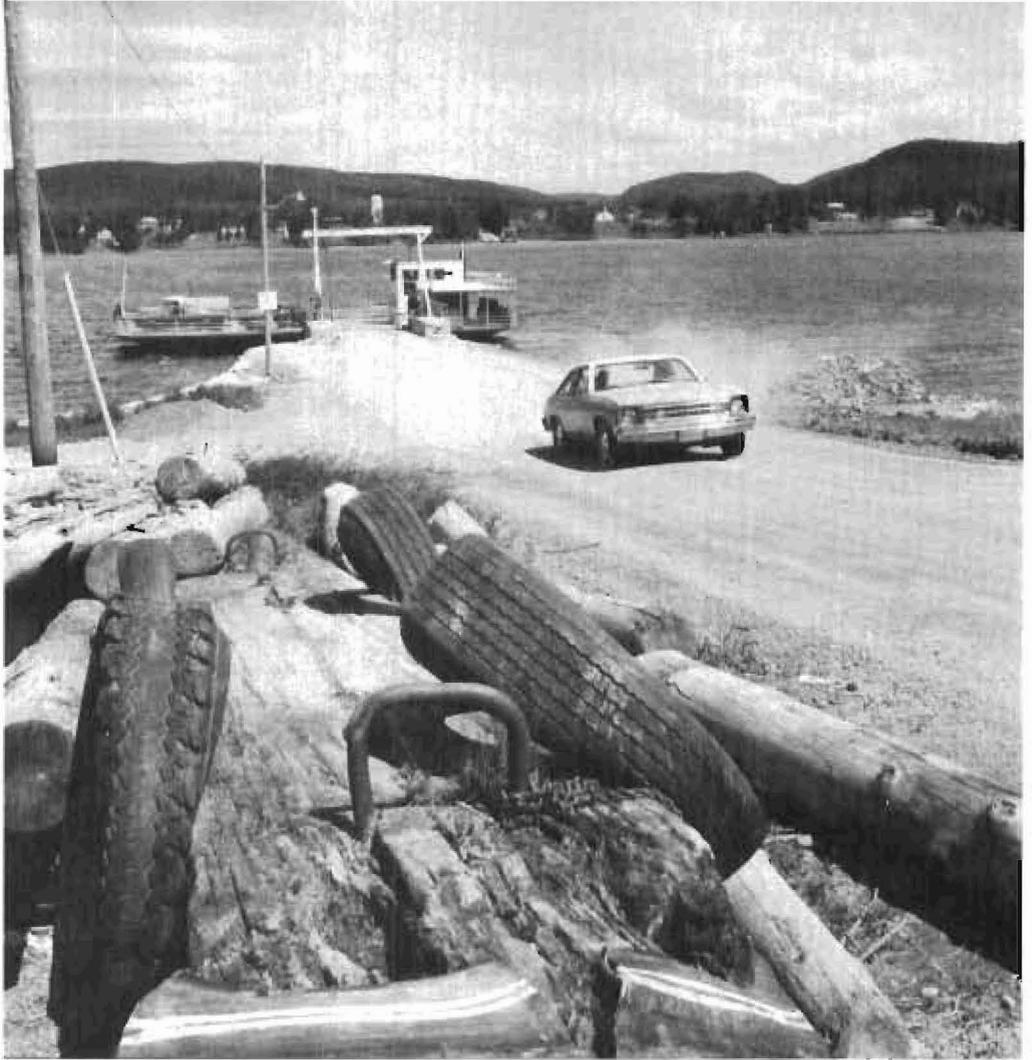
Aussi les écoles françaises n’acceptaient pas les inspecteurs anglophones que le gouvernement envoyait. Je me souviens que le Frère nous exerçait à sortir de la classe en ordre. Le Frère sortait dans le passage, puis il rentrait et disait “Good morning. Good day”. C’était le signal pour se lever à côté de nos bancs et de sortir un à un à la file. Si l’inspecteur nous empêchait de sortir de la classe, on devait sortir par les fenêtres et les échelles de sauvetage. Pour nous, descendre l’échelle et sauter, c’était un pique-nique, une vraie récréation. Et ça nous est arrivé avec l’inspecteur (Summerby).

Pour l’enseignement, les mères de famille se sont organisées dans chaque école pour monter la garde au cas où on prendrait avis de faire la même chose qu’à l’école Guigues, c’est-à-dire de saisir les écoles. Dans mon école, les femmes montaient la garde dans le parloir. Afin de ne pas perdre leur temps, elles apportaient leur moulin à coudre. Ma mère était une de ces femmes-là.”



## Légendes, coutumes et divertissements

*Les habitants de Lefavre avaient non seulement la réputation d'être des "mangeux de mélasse", mais encore celle de disposer d'une mine de mélasse, sans aucun doute la seule au monde! Voici le quai de Lefavre aujourd'hui.*



“Avant la mise en opération de la ligne courte du Pacifique Canadien, les marchands de Saint-Victor, Fournier, Saint-Amour, Riceville, Saint-Isidore, Lemieux, Rourhier et autres villages du comté faisaient venir routes leurs marchandises par bateau au quai de Lefavre.

Ce moyen de transport ne fonctionnant pas pendant l'hiver, on comprend qu'à l'automne les entrepôts du quai étaient littéralement remplis. Les tonneaux de mélasse, pesant plus de 1 000 livres chacun, étaient forcément laissés dehors. On les roulait dans les coins et roue le long de la voie carrossable du quai, où ils servaient de garde-fous. Ces nombreuses barriques de 90 gallons faisaient croire aux passagers de l'Empress que les gens de Lefavre ne devaient pas manger autre chose que de la mélasse. De là le surnom de "mangeux de mélasse".

Le charroiyage de cette marchandise difficile à manoeuvrer était plus facile sur les chemins de neige; les intéressés attendaient souvent l'hiver pour la transporter. Un jour, dans un cahot, . . . un tonneau couché sur le côté et secoué trop rudement perdit son fond et se vida complètement sur le verglas. De tous côtés on accourut avec des cuves et autres récipients pour ramasser le précieux liquide à la pelle afin d'en soigner les animaux. Quelle aubaine! Ainsi . . . (commença) la légende de la mine de mélasse.”

\*Brault, Lucien. *Histoire des comtés unis de Prescott et de Russell*. L'Orignal, Conseil des comtés unis, 1965, 377 p.

## Les quêteux de par chez nous

---

*Le quêteux était un personnage semi-légendaire chez nous. Les gens de Bourget nous racontent les leurs.*

“Le monde des mendiants possède des figures très pittoresques et le jour où disparaîtra le dernier quêteux, nos gens perdront une occasion de faire directement la charité dans des circonstances souvent marquées d'un cachet agréable.

La générosité et l'hospitalité des Canadiens français ont toujours été signalées par les visiteurs étrangers. Ces deux coutumes vertueuses ont sans doute encouragé les professionnels de la quête car chez nous, chaque génération a connu ses “quêteux du métier”

...Oui nous en connaissons tous des “Roulerabosse” plus ou moins piroyables qui frappent à notre porte et s'assoient à notre table ou font ouvrir notre bourse pour recevoir la part de Dieu. Quelquefois, notre charité soulage de vrais malheureux éprouvés par la misère et le besoin; mais plus souvent, c'est un habitué de la quête qui vous salue avec la formule consacrée par l'usage: “Voulez-vous, s'il vous plaît, me faire la charité pour l'amour du Bon

Dieu?” Personne peut résister à cette invitation; les cordons de la bourse se délient, le quêteux vous remercie à n'en plus finir puis il vous apprend les dernières nouvelles, etc.

Afin de vous prouver leur reconnaissance, ces pauvres diables peuvent tout faire (excepté travailler) pour vous être agréables. Il y en a qui possèdent des recettes pour guérir tous les maux; souvent même, ils ont des idées et des patentes capables de réaliser beaucoup d'argent, semble-t-il, et pourtant ils se contentent d'en mendier.

Les quêteuses sont plus rares que leurs congénères masculins. Presque toujours âgées, infirmes ou roquées, elles arrivent néanmoins à temps pour vous conseiller un cataplasme “d'herbe à lion” pour votre rhumatisme ou des massages au jus de parates râpées pour votre eczéma, et que sais-je encore: à les en croire, c'est toujours plus efficace que les lotions et les sinapismes prescrits par les “gros docteurs”. Les anciens de The Brook mentionnent souvent un quêteux original du bon vieux temps. On le désignait du nom de “Zing

---

---

Pirogue". Pourquoi? Personne ne le sait. Quand il passait, les enfants avaient le don de le faire enrager en faisant siffler un long ZZZZZZZing! qui le mettait hors de lui-même. L'été, il faisait la tournée avec sa charrette et l'hiver avec son traîneau, vendant des chaises empaillées et recueillant la monnaie et les dons en nature que nos généreux grands-parents lui remettaient. Doué d'un appétit frisant la voracité, il avait l'habitude de faire une levée importante dans le menu de ses hôtes. Il colportait les histoires les plus abracadabrantes. Aujourd'hui, il est disparu: sans doute, quête-t-il encore aux cieux près de nos excellents aïeux.

Un quêtueux de marque, c'était celui qu'on avait baptisé "Bissonnerre La Cenne" parce qu'il ne voulait pas recevoir d'autre monnaie que des belles "cennes noires" (cents). On dir qu'il tirait un traîneau, l'été comme l'hiver jusqu'au jour où il ne revint pas d'une dernière tournée.

Nous avons souvenance d'avoir vu dans notre enfance celui que l'on appelait "Ti-loup la Parre de Bois". Moitié quêtueux, moitié colporteur, Ti-loup avait une "vieille jument grise n'ayant pas l'air d'un fier coursier" et il la conduisait directement aux portes pour ne pas fatiguer sa patre de bois à descendre et à remonter sa "rigue à lair".

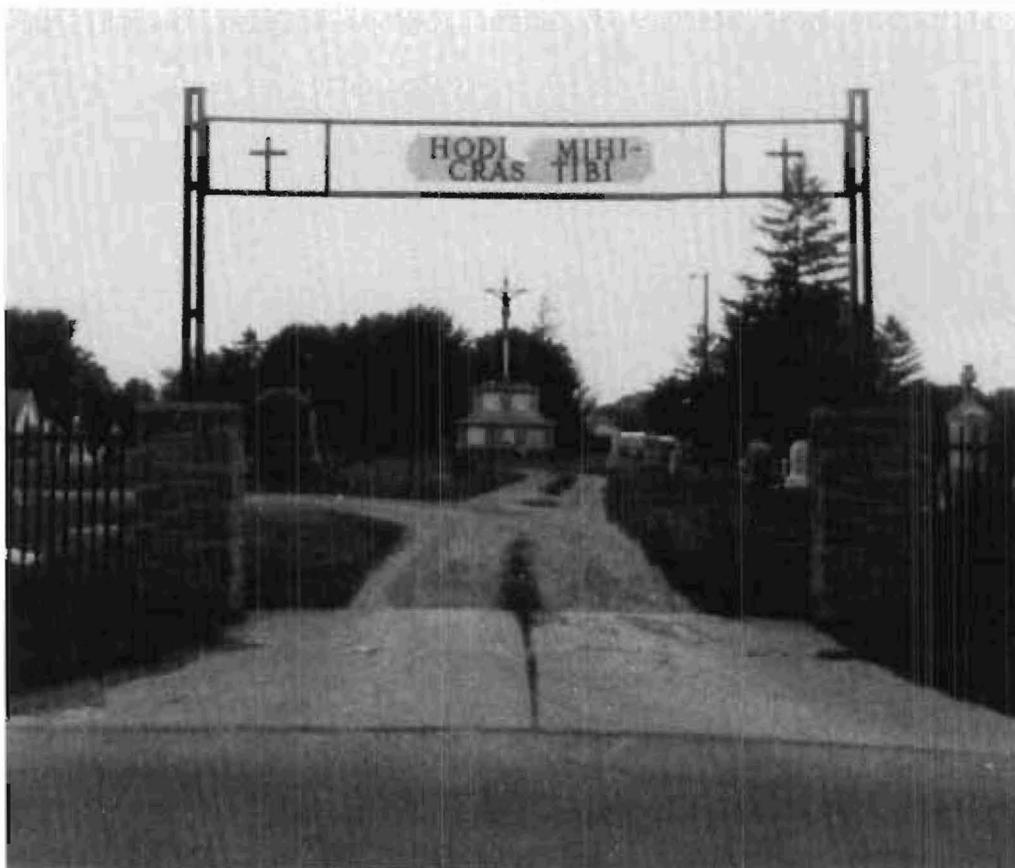
On en rencontre tout de même des types peu ordinaires chez ces messieurs de la mendicité. Il y a quelques années, il en était un qui se faisait inviter à la table de ceux qui voulaient bien l'y recevoir, mais qui n'acceptait jamais de parrager leur thé: il apportait lui-même ses feuilles qu'il infusait à son goût puis dégustait le tout en connaisseur.

Certain autre mendiant était doué d'une facilité de parole extraordinaire qui empêchait ses hôtes de placer un mot à travers son verbiage surabondant: évidemment, il connaissait tous les députés et les ministres du pays et si ça allait si mal c'est qu'on ne voulait pas suivre ses conseils... "Pauvre pays!"\*

---

\**Bourget diamantaire*. Extraits. Bourget, paroisse du Sacré-Coeur, 1945.

Les vieux aimaient s'amuser en contant des légendes ou en ravivant des superstitions. La peur était mêlée au plaisir et les cimetières étaient souvent au centre de ces "divertissements"! Voici celui de Tecumseh. On peut y lire "Moi aujourd'hui, toi demain".



Ozias Mainville,  
Chelmsford-Azilda

"Ah y m'ont rendu fou avec ça moi. On raconrait qu'y avait des feux follets sur les clôtures, et quand on plantait un coureau là sur une des logues, ben, les feux follets s'coupaient sur la lame et sauvaient ainsi une âme du purgatoire. Moi j'avais peur de ça.

Les vieux voisins venaient veiller chez nous dans c'remps-là. Y avaient des grandes barbes et y'étaient tous menteurs ces maudits-là. Y contraient des mensonges, pis moi j'croyais ça. Par exemple y disaient: "As-tu peur d'un mort, toi, Joseph?" J'répondais: "Pan roure, moi j'ai pas peur des morts. Les morts ça n'revient pas ça." Y continuaient: "A soir irais-tu t'coucher dans l'cimèrièrre à minuit et dire aux morts: "Levez-vous"? Oui j'ai dit, j'vais y aller. Y envoyaient alors un autre gars avec un drap blanc sur la tête. Quand j'ai dit: "Levez-vous les morts", le gars s'lève. "Aïe Aïe! Couche-toi encore torrieu. J'ai peur!"

*On était très près de la nature et des animaux. En fait, ceux-ci se mêlaient à toutes les activités, même les plus sacrées. Il faut dire que la religion n'était pas confinée à l'église; elle était intégrée à la vie du village. Voici une procession de Fête-Dieu à Iroquois Falls.*



*Walter Bradley, curé de River Valley*

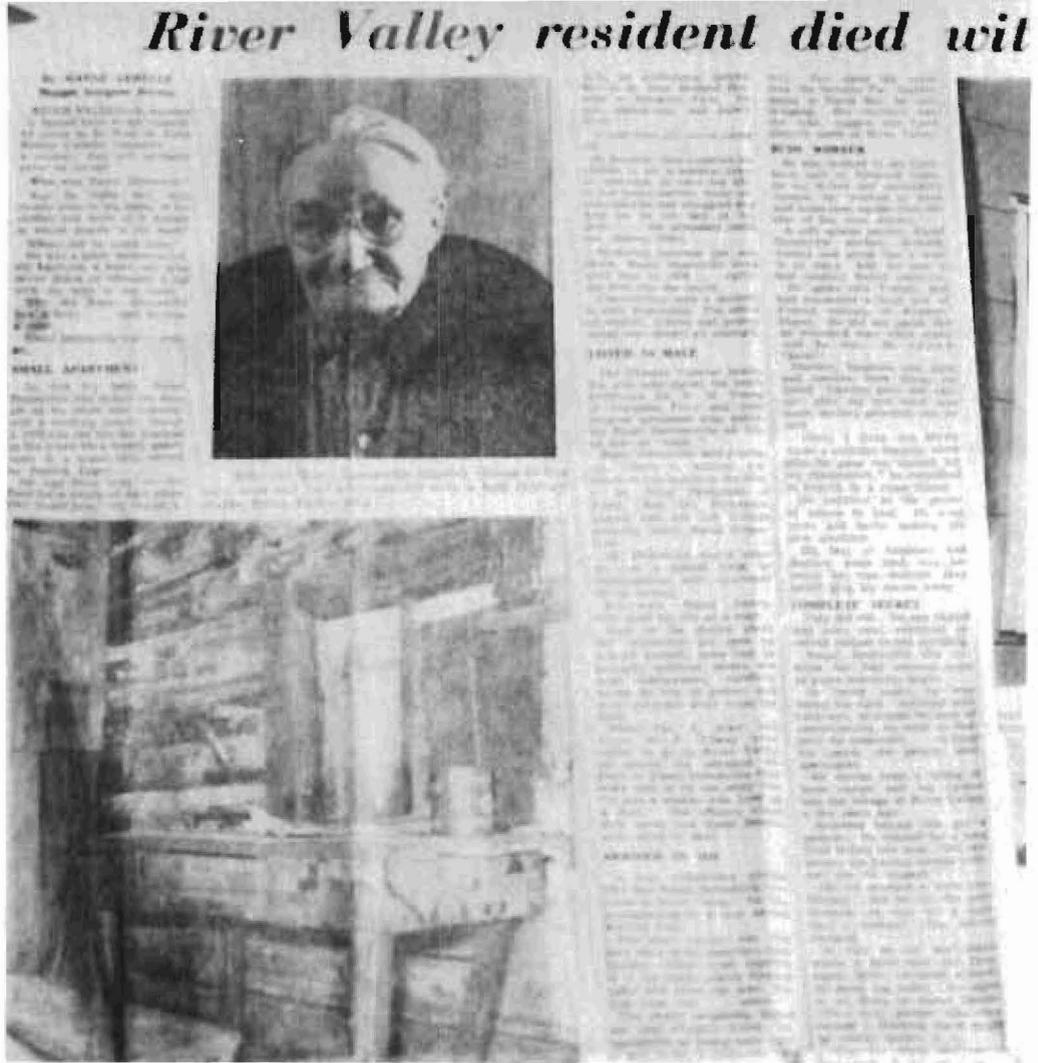
“J’peux vous parler d’une procession de la Fête-Dieu, dans mon territoire où le gibier abonde. Un orignal passa entre l’église où je célébrais la messe et le reposoir à l’autre bout du village. Pendant la procession les paroissiens marchaient en regardant vers le ciel, récitant des prières et chantant. Mais le curé lui, plus modeste, regardait humblement à terre quand il vit les pistes d’orignal. Ce fut presque plus fort que moi: le Saint-Sacrement suivait la procession mais le curé faillit prendre la piste d’orignal.

J’ai même dompté un chevreuil. On me l’avait amené, le jour de sa naissance, à moitié mort. J’ai fait le père, la mère et le médecin et j’ai réussi à le rattrapper. Il est devenu très apprivoisé. Quand j’allais enseigner ou visiter les classes, il me suivait et examinait les élèves pour voir si leurs réponses étaient bonnes. Quand il voulait entrer au presbytère, il allait à l’arrière gratter dans la porte avec sa patte. Il fallait que j’aie ouvert la porte, autrement il aurait brisé la vitre. Son grand passe-temps était de venir se coucher juste devant le téléviseur et regarder la télévision pendant des heures.

Une fois, lors d’une soirée d’hiver à la salle paroissiale, mon chevreuil se faufila par une porte entr’ouverte et vint se coucher près de moi sur l’estrade où je jaisais avec des paroissiens. C’était la veille de l’ouverture de la chasse officielle pour le chevreuil. C’était un chevreuil qui passait l’été à un camp que j’ai à environ quatre milles dans le bois, et qui était quelque peu apprivoisé. J’ai décidé de le reconduire dans le bois à pied. En cours de route, des chasseurs qui passaient par là en automobile le virent. C’était à qui pourrait viser le plus vite. Alors le chevreuil bondit près de moi, se mit la tête sur ma jambe et regarda les quatre chasseurs en voulant dire: “Laissez-moi tranquille.”

# River Valley resident died wit

*Le Nouvel Ontario avait même son propre homme-femme, Raoul Denonville, de River Valley.*



*Joseph Ayotte, River Valley*

“Tout l’monde pensait que c’était un homme, parce qu’elle était toujours habillée en homme: les petits rubbers et une grosse paire de culottes. Comme trappeur, elle portait un gros “pack sack” sur le dos. On aurait pas cru que c’était une femme.”

du trappage. Mais tous l’ont toujours connue sous le nom de Monsieur Denonville.

Je n’ai jamais su pourquoi elle a voulu changer de sexe. J’ai tenté à plusieurs reprises, comme médecin, de lui faire dire, mais sans succès. Ce n’est que quelques jours avant sa mort que le secret est sorti, car elle fut transportée à l’hôpital et de fil en aiguille on s’est aperçu que Monsieur Denonville était Madame Denonville.”



*Nicol Patenaude, Field*

“L’histoire de Raoul Denonville de River Valley est une histoire assez curieuse qui a défrayé les manchettes lors de son décès. Monsieur Denonville est arrivé ici au début du siècle. Monsieur Denonville était une femme qui s’est toujours fait passer pour un homme. Elle a travaillé dans les chantiers, bûché, dravé er, dans les dernières années, âgée dans la soixanraîne, elle a fait



*L'homme fort était tenu  
en très haute estime dans le  
Canada du 19e siècle.  
Voici Jos Montferrand,  
le lion de la région.*



*Henri Laperrrière, Ottawa*

“Jos Montferrand n'est pas un personnage légendaire, mais un homme qui a vécu. Natif de Montréal, il était très fort; c'était le lion de la région ici. Il a jeté une quinzaine de gars en bas du pont des Chaudières, des Irlandais "Shiners". Il a laissé l'empreinte de son pied à plusieurs places.”

Comme la plupart des Canadiens français, les Franco-Ontariens se divertissaient par des réunions dansantes, au son de la musique de leurs violoneux.



Antonin Lalonde, Bourget



Léo Ducharme, Sturgeon Falls

“Le plus grand loisir était la veillée. Tout le monde fraternisait et on se faisait du plaisir à bon marché. Il y avait la coutume de présentation de bouquets. Quand les gens étaient en mal de trouver un endroit pour aller veiller ils s’organisaient ensemble, se cotisaient et allaient porter un bouquet à la maîtresse de maison à tel endroit. Celle-ci étant prévenue, elle portait ses plus beaux atours, et là, à l’extérieur, on offrait le bouquet et elle invitait tout le monde à entrer. Le cérémonial de la présentation du bouquet se faisait parait-il au son de détonnades de fusils et après ça on s’amusait pour le restant de la soirée.”

“Nous autres, dans notre jeune temps, les veillées s’faisaient dans les maisons privées surtout sur la ferme. J’vivais sur la ferme à partir de l’âge de dix-neuf ans. Les veillées s’faisaient le dimanche soir et non le samedi car on était loin de l’église et le dimanche matin y fallait aller à l’église. Les veillées commençaient à sept heures et finissaient à onze heures. J’ai jamais vu d’boisson ni d’bière quand on veillait. Jamais. C’était toute la danse ronde, les “sets”. La vie coûtait rien. Mon cousin m’disait que parfois au printemps y avait cinquante cents dans ses poches pour passer l’été; rendu à l’automne y en restait la moitié. Aujourd’hui, y a pas moyen d’aller dans une veillée sans dépenser quinze ou vingt dollars. Et on a moins d’plaisir.”

*Les événements de la vie familiale, agricole ou religieuse étaient sujets à de joyeuses célébrations. Voici une réunion à Val Gagné.*



*Alfreda Demers, Welland*



*Léo Lachance, Massey*

"J'ai bien aimé les veillées d'famille, les réveillons d'famille dans l'temps des fêtes et les visiteurs. Les visiteurs venaient souvent dans l'temps des fêtes et en d'autres temps parce que nous habitions près de l'église et la plupart d'la parenté demeurait loin. Ainsi, quand y allaient à l'église, y arrêtaient chez nous. C'était la maison paternelle, parce que mon grand-père et ma grand-mère vivaient avec nous autres. C'était ça, notre jouissance. On n'avait pas autre chose, pas d'théâtre, pas d'sorties. On allait au bureau d'poste chercher le courrier et c'était tout. A part de ça, on allait à l'école et à l'église."

"Moé, j'ai "callé" des danses des grandes nuits d'temps. Dans ce temps-là, j'prenais même pas un coup. Les gars disaient: "Viens donc t'mouiller la gorge delhors". C'était la prohibition et on avait seulement du "moonshine", d'la mauvaise boisson. Donc j'prenais pas un coup. J'ai acheté ma première bouteille de boisson le jour de mon mariage. J'ai pas été élevé "de tempérance". Quand j'étais petit bonhomme, au Sault, mon père achèterait un petit baril d'bière à chaque deux semaines. Y prenait jamais son verre de bière le soir avant d'souper sans nous en laisser goûter un petit peu. Aussi, dans ce temps-là, y achèterait un gallon d'alcool et en faisait trois avec. Le jour de l'an, c'était toujours une grande fête chez pépère."

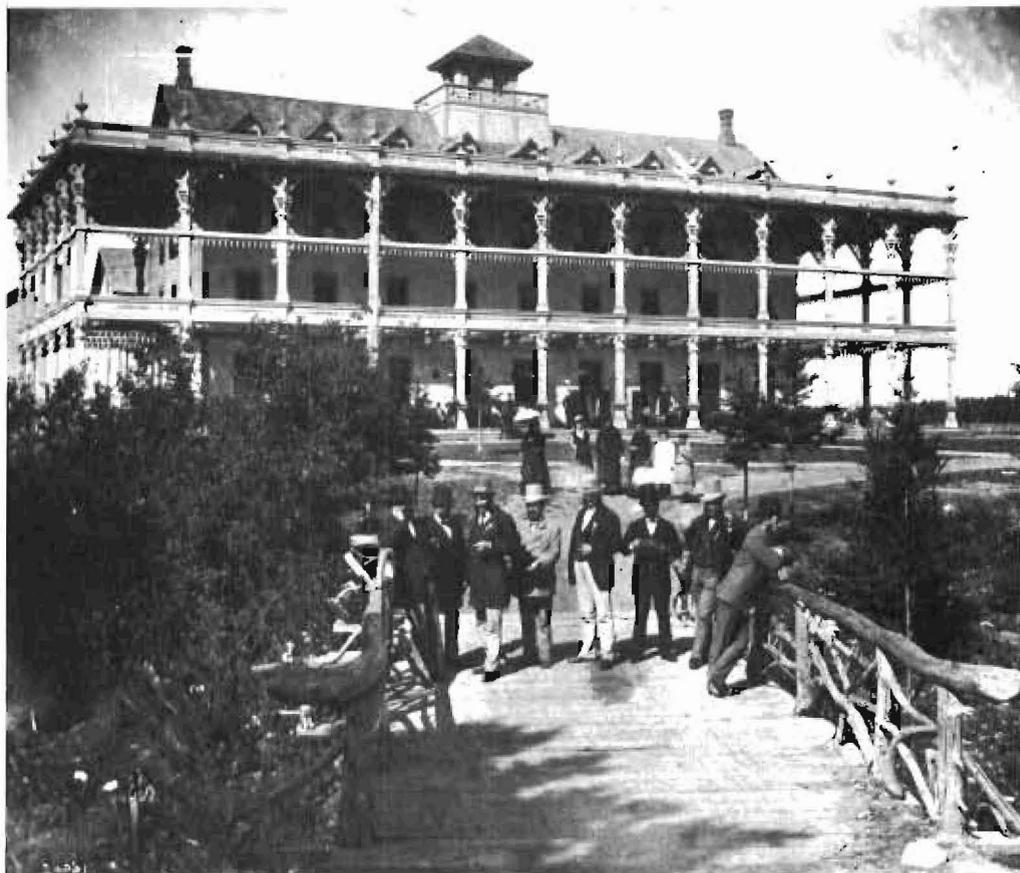
*Dans les chantiers non plus, la musique et les chansons ne manquaient pas. Voici un groupe d'ouvriers de Val Gagné avec leurs musiciens, en 1930.*



*Rhéal Mayer, Sturgeon Falls*

"Dans les chantiers, nous avions des joueurs de musique et des conteurs; j'en ai même vus jouer du violon avec des mitaines dans les mains. Dans ce temps-là on s'faitait notre "fun" nous-mêmes. Dans les camps du début du siècle, y'était pas rare de trouver cinq ou six joueurs de violon. Y en avait qui contaient des hisroires toute la veillée et d'autres qui chantaient. On dansait des "sets" le samedi soir. Un homme s'mettait un mouchoir sur la tête et on dansait deux ou trois "sets". On s'faitait du plaisir entre nous autres."

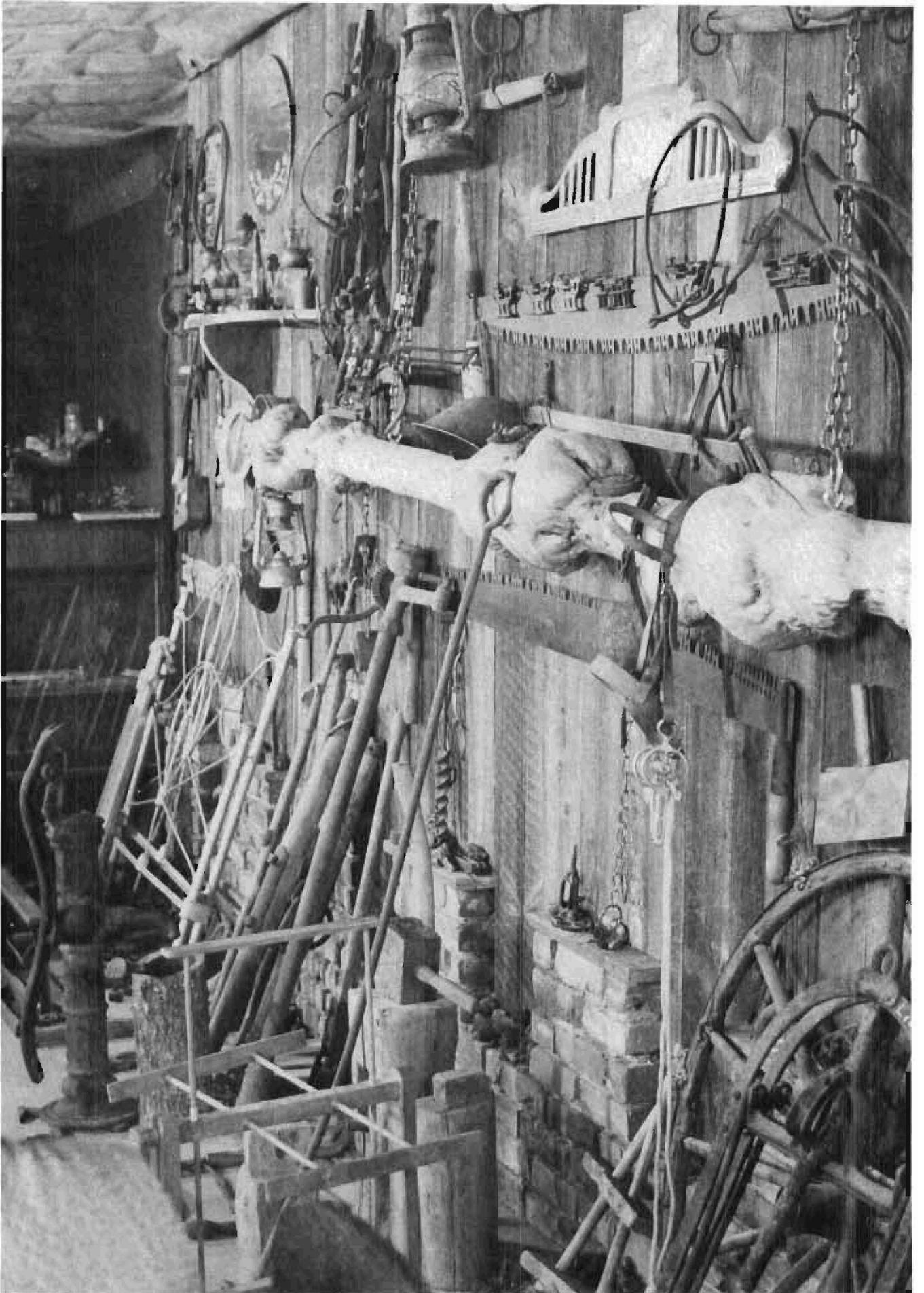
*Dans les centres plus importants, les divertissements prenaient une allure différente. Aujourd'hui, il est difficile de réaliser avec quelle élégance et bonnes manières on se promenait autrefois à Caledonia Springs, autour de l'hôtel Caledonia (ici en 1875)!*



*Rodolphe Bordeleau,  
Ottawa*

“Tout jeunes, on jouait “au coin”, au piquet, et aussi à un jeu qui ressemblait à la crosse avec deux morceaux d’boyau attachés à une corde, et un manche à balai. Chez les adultes, nous avions des soirées paroissiales au vieux Monument National, les soirées d’famille qu’on appelait. Y avait aussi plusieurs pièces de théâtre, car y avait plusieurs troupes autour d’ici. On avait aussi des p’rites vues, des vues silencieuses, et après ça les premières vues parlantes. Pour dix sous, on passait trois heures au Monument National. La chose la plus spectaculaire dont j’me souviens était

les courses de chevaux sur la rivière Ottawa. C’étaient des courses sur la glace avec des “buggies” à deux roues. Ça gagnait fort, quoique de façon clandestine. Une autre chose qui fit sensation vers la fin des années 1920 fut les tours d’avion. Un type de Smith Falls avait un hydravion biplane. Y chargeait deux dollars pour un tour de dix minutes.”



L'homme, la  
femme et la  
famille



*En 1924, le curé Alfred Emery de Paincourt proposait des principes à adopter dans l'éducation des jeunes filles.*

“Ce qu'il faut enseigner aux jeunes filles, c'est la confiance en soi bien comprise. Il faut leur enseigner à faire le pain, à confectionner les chemises et à pouvoir reviser et corriger les comptes de leurs fournisseurs. Enseignez-leur à porter des chaussures épaisses et confortables. Elevez-les suivant leur position. Montrez-leur à blanchir et à repasser le linge et à faire elles-mêmes leurs robes. Montrez-leur que dans une piastre il n'y a que cent sous. Enseignez-leur à bien faire cuire les mets de toutes sortes. Montrez-leur à ravauder les bas et à coudre les boutons. Enseignez-leur en quoi consiste le bon sens, et à dire oui ou non à propos, tout en sachant tenir à l'un et à l'autre. Enseignez-leur à porter avec dignité une simple robe d'indienne et donnez-leur une bonne et solide éducation. Enseignez-leur à tenir davantage compte de la qualité que de la richesse des

prétendants à leur main. Initiez-les parfaitement à tous les mystères de la cuisine, de la salle à manger et du salon. Faites-leur comprendre que ce que l'on dépense de moins que son revenu est de l'épargne. Enseignez-leur que plus on vit au-delà de ses moyens, plus on s'achemine vers la pauvreté. N'oubliez pas que de vos conseils surtout dépendra le bonheur ou le malheur de leur avenir. Enseignez-leur qu'un ouvrier habile et diligent vaut mieux qu'une douzaine d'oisifs en habits de draps. Faites-leur apprendre la musique, la peinture et le dessin si vous en avez le temps et les moyens, mais qu'elles soient habiles surtout dans l'art de bien tenir une maison et celui d'être aimable et dévouée.”

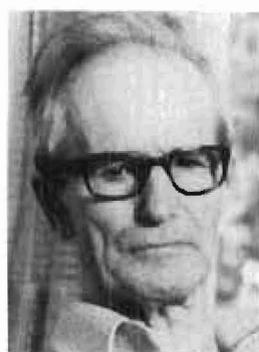
\*Emery, Alfred, éd. *Bulletin paroissial de Paincourt*. 1914, relaté par Amédée Emery.

*L'homme et la femme se rencontraient dans des circonstances diverses, en des lieux peut-être inattendus pour nous, comme lors de cette partie de chasse, à Windsor.*



*Emile Demers, Welland*

“La première fois que j'ai rencontré ma femme c'est quand j'les ai "mouvées". J'ai vu quatre ou cinq créatures là et elles m'ont trouvé fort comme le diable. J'étais allé pour les déménager quand elles sont arrivées avec leurs grosses valises.”



*Médard Boudreau,  
Plantagenet*

“Le pays, c'était plutôt aux femmes et aux enfants. L'homme partait pour la forêt en septembre et revenait après la drave du printemps, en avril ou mai. La femme vivait donc avec son mari pendant quatre ou cinq mois de l'année.”

Les familles étaient nombreuses, une douzaine ou une quinzaine d'enfants étant plutôt la norme

que l'exception. Voici la famille Bécigneul, de Windsor, posant avec le petit septième.



Mildred Pharand,  
Sudbury

“Nous avons eu une grosse famille parce qu'on est pas loin du chemin d'fer. Dans les premières années, les trains n'étaient pas tirés par des diesels mais par des locomotives au charbon qui menaient beaucoup d'bruit. C'qui fait que la nuit, quand les chars "shuntaient", ça nous réveillait et y fallait faire quelque chose pour passer l'remps. Ca fait que nous, on faisait des petits.”



Alida Cholette,  
Alexandria

“C'est parce que c'était un grand péché pour nous autres de pas avoir d'enfants, d'empêcher la famille.”



Willie Lalonde, Saint-Isidore-de-Prescott

“C'est parce qu'y avaient rien qu'ça à faire. Y avait pas d'télévision ni d'radio dans c'temps-là. Les gens s'couchaient d'bonne heure.”

*Certains fermiers voyaient le développement de leur famille du même oeil que celui de leurs animaux de ferme ou de leurs propriétés! Voici deux familles de Moonbeam en pique-nique au milieu des arbres et des animaux familiers.*



*Médard Boudreau,  
Plantagenet*

“On avait des grosses familles dans c'temps-là parce qu'on était heureux. On était pauvres comme des quêtueux mais on n'avait pas d'dettes. On travaillait pour cinquante cents par jour; une piastre, c'était un bon salaire. Y n'était pas question de prendre des vacances ni d'arrêter d'travailler. Ça prenait ça tout l'temps. L'été, on récoltait tout c'qu'on pouvait pour l'hiver. A l'automne ça commençait à “slaquer” un peu. De janvier à mars, à temps perdu, là, j'faisais un petit gars. Si j'voulais avoir une petite fille j'faisais une petite fille, c'est pas plus compliqué que ça. Par après, en mars ce sont les p'tits veaux qui arrivent, en avril ce sont les p'tits cochons, en mai les poulets et en juin un p'tit poulain. Alors, chaque mois d'l'année a ses occupations. Puisque la famille est pas assez payante y faut pas prendre du temps dû ailleurs. Y faut faire ça à temps perdu, comme le dimanche après la grande messe.”